

---

## M Serres Le Parasite Repas entre frères Théorie du joker

*Putiphar abandonna entre les mains de Joseph tout ce qu'il avait, il ne se préoccupa plus de rien sauf de la nourriture qu'il prenait.*

*Genèse, XXIX, 6.*

Il paraît illogique ou il est scandaleux de jeter de la nourriture. On le fait cependant. On expulse, on exclut très exactement ce qui est en écart à la nourriture (le terme parasite le dit), son excès ou son excédent. Les prémices, parfois, ou la fleur, le meilleur, s'il est question d'un sacrifice. Chasser le parasite signifie aussi bien bouter hors, écouler ce qui est à côté, ce qui est voisin de la nourriture. Ce n'est pas forcément l'être qui la dévore. Cela peut être justement son excès ou son excédent. Et tout ce qui précède est nécessaire comme métaphysique de l'excès. Comme à l'habitude, cela même qui est exclu revient.

Sacrifice : les frères de Joseph désirent le tuer. Ils le chassent. Ils montrent à leur père une tunique à longues manches trempée dans le sang du bouc émissaire. Joseph est victime sacrificielle. Tout le mythe est marqué de substitutions. Le meurtre n'a pas lieu, mais a lieu l'expulsion. L'expulsion n'a pas vraiment lieu, la vente la remplace. La tunique pleine de sang est un substitut faux, les vingt pièces d'argent sont le substitut vrai. Les Ismaélites ont payé, l'argent est la présence de Joseph en Canaan, et son premier retour. En Egypte, Joseph, sorti de sa prison, interprète les rêves de Pharaon : vaches grasses et vaches maigres. Il va devenir ministre, de l'Économie et des Finances.

Voici peut-être le premier traité d'économie politique. Vaches grasses, années d'abondance, vaches maigres, moissons de disette. Quand la récolte est en excès, l'usage est de se débarrasser de cet excédent, en ôtant la barre. Du coup, on meurt de faim, aux années où les vaches sont maigres et où les épis sont brûlés par le vent. Comment faire autrement? Il faut revenir à ces pratiques paysannes simples d'où toute la culture est née. Voici des fruits en surabondance, des légumes, du lait, du vin, du froment. Les fruits se gâtent, le lait tourne à l'aigre, et le vin au vinaigre, ces légumes pourrissent, le stock de blé se remplit de rats et de charançons. Tout fermente, tout se corrompt. Tout change. La pourriture, la peste ne sont pas seulement des symboles de la violence, elles sont aussi des référents réels et singuliers, qui n'ont pas besoin d'autre chose que d'eux-mêmes pour engendrer des conduites connues et repérées. On se débarrasse de l'excédent parce qu'il est périssable. En fait on expulse le pourri, on écoule une marchandise qui, elle-même, est en risque de couler. L'échange naît de ce changement-là. L'échange est à ce change ce que l'excès ou l'excédent est à la suffisance, ou l'exaction à l'action, et ainsi de suite. L'échange ne veut pas que ça

change. Il veut stabiliser la fuite. Contrairement à tout ce que l'on pense de lui, l'échange ne mobilise pas les choses, il les immobilise, il les coulent, Πάντα ῥεῖ, tout coule, certes, tout meurt, tout pourrit, si le grain ne meurt. On écoule ce qui coule, on échange ce qui change. Cela revient en stabilité. L'idée toute simple de l'équilibre des échanges est ontologique. Par le mouvement même de l'échange ce qui change ne change plus. Cela menaçait de pourrir et c'est devenu de l'argent, sonnante, trébuchant, incorruptible. Que l'argent soit de l'ordure n'est en aucune façon un symbole ni un fantasme. Il est exactement le substitut du pourri expulsé, l'équivalent de l'écoulement par corruption. C'est ainsi ou il en est ainsi. Le coup de génie fut bien sûr d'aller chercher le stable dans l'instable, ou le repos dans le mobile, d'aller chercher dans l'échange ce qui s'oppose au changement.

Ce n'est pourtant pas la seule solution. On peut écouler l'excédent, on peut aussi stocker. On peut le stocker sous forme d'argent, on peut le stocker en nature. Alors la pourriture est là et les parasites sont à demeure. Dès lors, il faut aller au bout du processus de décomposition : faire du vin, des liqueurs, du fromage, du pain. J'avais jadis tiré philosophie du fromage. Elle trouve ici sa généralité.

Revenons à Joseph. Si Canaan est pauvre, c'est qu'il ne stocke pas. Si Joseph et l'Egypte sont riches, c'est qu'ils stockent. Les deux procédés se font face.

Rivaux jaloux, les frères de Joseph ont décidé de s'en débarrasser. Tuons-le, disent-ils d'abord, et jetons-le dans la citerne. La décision dérive, on ne fera que le jeter dans la citerne. Qu'est-ce qu'une citerne ? Elle est un lieu, artificiel, construit, de conservation, de stockage. Dans l'aire indo-européenne, cista, latin, est un coffre ou une corbeille, spécialement une corbeille servant aux sacrifices. Tibulle la chante comme confidente de mystères sacrés. Le grec Κιότακρόπος, porteur de corbeilles sacrées, désigne une monnaie d'Asie Mineure sur laquelle de tels coffres sont gravés. Ciste est un sarcophage de pierre, un tombeau mégalithe, où le cadavre est enterré avec l'ensemble de ses biens. Sa fortune est là, déposée, avec le corps même. Or, dans l'aire sémitique propre, le mot hébreu usité ici, très voisin du mot puits, trou à eau, outre citerne, signifie le trou dans lequel on tombe, mais surtout le trou des ordures, où l'on jette les débris et les détritiques, pourritures, décompositions. L'union de ces deux aires exprime notre thèse : ce lieu, où on se débarrasse d'un excès pourrissant, a trait au sacré, il a trait à la mort et au sacrifice, mais il a tout à coup des connexions avec les biens, les trésors échangés, l'argent et la monnaie. Enterré, jeté dans la citerne, Joseph est exclu, sacrifié, pestiféré, mais il est tout aussi bien conservé, stocké, de même que l'eau qu'il remplace. La citerne régule années humides et années sèches, comme les greniers égyptiens, bientôt, réguleront années de vaches grasses et récoltes maigres. Joseph dans la citerne, situation énigmatique et ambiguë : le stock en prévision de l'échange prochain. Il est expulsé, il est conservé.

Il est sacrifié, il est vendu. Fondement mortuaire et sacrificiel de l'échange. Ruben a conseillé la solution dans le but avoué de garder son frère et de le ramener au père. Déjà la décision d'exclure fait voir des adhérences : un retour éventuel, peut-être une conservation. Comment expulser tout en gardant, comment chasser en conservant, comment laisser varier tout en sauvant un invariant ? Cette question est économique.

Le repas commence, au voisinage des lieux de l'action. Celle-ci se décale un peu. Au fond du décor apparaît une caravane. Des Ismaélites avec leurs chameaux portaient de la gomme adragante, etc., des marchandises, du pays de Galaad, vers l'Égypte. Cette interruption induit Juda, qui a levé les yeux, comme ses frères, vers ce spectacle, à l'idée de vendre. Mais cette vente sera faite encore par des intermédiaires. Les substituts ne cessent pas, ni les vicariats. Des marchands madianites passent, ils retirent Joseph de la citerne et le vendent vingt pièces d'argent aux Ismaélites. Mais le texte dit que ce sont pourtant les Madianites qui le revendent en Égypte. Il faut observer qu'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, la servante égyptienne, fut un frère chassé, exclu, au même titre que Madian, fils d'Abraham et de Qetura. Au moment d'expulser Joseph, apparaissent en fond de scène, dans l'espace, en fond d'histoire, dans le temps, les frères exclus. Ceux-ci sont devenus marchands, ils trafiquent des marchandises. Le rapport de l'exclu à l'échange apparaît déjà comme référentiel de l'histoire. L'argent circule assez mal, il ne circule même pas : Madian a vendu deux fois.

Jacob reçoit alors la tunique tachée par le sang du bouc égorgé. Joseph est la victime et il est innocent, il est son substitut, il est son vicaire. 1

L'histoire de Joseph s'arrête un moment, parmi les pleurs du père en deuil, elle fait un brusque détour sur Juda, celui précisément qui a eu l'idée de la vente. Il part de Galaad, vers Adullam, où il a trois enfants d'une femme, Er, Onan et Shéla. Er épouse Tamar, et meurt. Tamar, survivante, est donnée à Onan, son beau-frère. Celui-ci, on le sait, laissait perdre sa semence à terre lorsqu'il s'unissait à Tamar, pour ne pas donner une postérité à son frère.

Mettre le petit frère dans la citerne, dans la corbeille, ne pas le mettre, le retirer de la citerne.

Yahvé, mécontent de l'onanisme, fait mourir Onan. Il reste à Tamar le dernier fils, Shéla. Il est d'abord trop jeune et puis, devenu grand, on omet de le destiner à Tamar. Tamar est veuve, Tamar s'unit sans enfanter, Tamar est oubliée. Elle se couvre alors d'un voile et attend. Juda passe et la prend pour une prostituée. Elle négocie le prix de la passe : un chevreau. Elle demande un gage. Et Juda lui donne son sceau, son cordon et sa canne.

L'histoire de Juda contient l'histoire de Tamar et elle est contenue dans l'histoire de Joseph. A la

querelle violente des frères, des meurtres et des exclusions, en bref du sacrificiel, se substitue tout à coup un échange curieux. Tamar est promise aux trois frères qui lui sont successivement ôtés de façon différente : par la mort, par l'onanisme, par l'oubli. Elle a, elle n'a pas. On l'a, on ne l'a pas. Puis elle passe au père par vente et prostitution.

Or l'équivalent de Joseph sacrifié fut un bouc égorgé. L'équivalent de la femme Tamar est encore un chevreau. Cela conduit encore au sacrifice. Or il est sur le point d'avoir lieu. Lorsqu'on dit à Juda : ta belle-fille est enceinte par son inconduite, il ordonne qu'on la pousse dehors et qu'on la brûle vive. Tamar est donc bien la victime. Comme Girard l'a montré, de nouveau, elle est innocente, et, de nouveau, jumeaux seront ses fils, concurrents dès l'heure de la naissance, tout comme Esau et Jacob. Rivaux du fleuve maternel. Maintenant, elle montre à Juda le sceau, la canne et le cordon : tu es le père, c'est marqué. Elle est juste, plus juste que moi, dit Juda, car je ne lui ai pas donné Shéla, mon troisième fils.

Tamar est la victime, au même titre que Joseph. Celui-ci est vendu, frère exclu, vingt pièces d'argent à des frères exclus, devenus marchands. Tamar est en face de lui, en position quasi duale, comme objet sexuel des frères et du père. De frères tout aussi ennemis entre eux, puisque Onan use de sa pratique pour priver son frère de postérité. Tamar glisse de l'un à l'autre, toujours la même et transformée : femme toujours, et due et désirée, mais veuve après avoir été une épouse, mais stérile quoique féconde, par le mésusage d'Onan, promise et non donnée, prostituée mais vertueuse quoique incestueuse, mère pour finir et restituant au temps ce qu'elle en avait reçu, des rivaux. Métamorphoses et stabilité, variations de l'invariante, ou circulation de l'équivalente. Elle est adaptée à toutes les places, et peut passer de place en place, soumise aux lois de la circulation. Elle est déjà, peut-être, un équivalent général.

Qu'elle vaille un chevreau marque en elle la victime, le sacrifice. Elle est voilée, alors, cachée derrière un voile. Ainsi Joseph disparaissait loin de sa tunique baignée de sang. Il y a report du sacrificiel. Joseph n'est pas assassiné, le bouc est son substitut, en ritualisation du sacrifice d'Abraham. Tamar n'est pas brûlée, mais, par un nouveau tour, il ne va plus être question du chevreau. Il y a report de la mort du chevreau. Et le gage suffit : le sceau. L'écriture, stable, comme promesse. Demain, je paierai. De nouveau, rendre stable ce qui est instable. Je suis lié par le cordon, et je suis engagé par le gage tracé. Le passage au symbolique est assuré par un objet que les Grecs, justement, nomment symbole. Un jeton de reconnaissance. Le symbolique est le report de la tuerie. L'échange serait-il un report de meurtre ? Tamar fait déjà voir ce qui va se passer au cycle de Joseph.

Généalogie des jugements synthétiques.

Ceci est autre chose.

Tamar est une épouse, Tamar est une veuve, Tamar est délaissée, Tamar est stérile, Tamar est la prostituée du carrefour, Tamar est la victime, Tamar est mère, Tamar est juste. Dévoilée, voilée, dévoilée. Promise, non donnée, donnée. Non fécondée par Onan, fécondée par le père, non marquée par Onan, et marquée du sceau. Tamar n'est pas fixée dans son identité, alors que Juda est Juda, que Jacob est Jacob. Elle n'est pas, longtemps, reconnue, elle n'est pas connue dans sa justice, elle est celle qui a le malheur de s'unir à Onan. S'unir, c'est-à-dire ne pas s'unir. Qui couche avec Onan couche et ne couche pas.

Il n'est pas sûr non plus que Joseph soit Joseph. Il reçoit de Pharaon l'anneau et le collier, comme Tamar a eu le sceau et le cordon, Pharaon lui impose un nom, Joseph est Çophnat-Panéah. Il est esclave, il est majordome, il est emprisonné, il est l'intendant du géôlier, il est oublié par le grand échanson, il est le ministre de Pharaon et le dominateur de ses frères. Joseph n'est pas fixé dans son identité, alors que Ruben est Ruben, que Jacob est Jacob. Il n'est pas, longtemps, reconnu, il n'est pas connu dans sa justice, il est maître et esclave à la fois.

Tamar et Joseph sont victimes sacrificielles. Dans la citerne et promise au bûcher, le bouc est le substitut de l'un, et le chevreau la suppléance de l'autre. Joseph est le bouc, Tamar est le chevreau. La victime n'est pas tuée, la victime n'est pas victime. Face au meurtre, le geste se décale et dérive la décision. L'action bifurque et la tautologie se met à prédiquer, elle glisse, elle saute à autre chose. Elle ne dit plus : a est a, elle substitue et se met à dire a est b.

La victime n'est pas fixée dans son identité, la victime est n'importe qui, le sort tombe sur le plus jeune et le hasard sur le premier venu. Qui est-il, qui est-elle? Celui-ci car c'est lui, celle-ci car c'est elle, ici et maintenant la fille de Jephthé, Iphigénie ou le fils d'Idoménée, parfaitement déterminés; mais choisis au hasard, tirés au sort, tout à fait indéterminés. La victime est celui-ci même, et pourtant celui-ci est un autre. Peut être un autre.

Émerge en cette circonstance une logique souveraine qui demande une explication, qui est l'explication soi-même. Il n'y a pas de commencement de raison sans un enchaînement de la forme : ceci n'est pas ceci, ceci est autre chose. Cet enchaînement rompt avec la redondance, l'identité ou la répétition. Il faut bien trouver un objet dont on puisse parler ainsi. Ou un sujet, n'importe. Il est alors d'expérience vitale qu'un enfant rejeté ne soit jamais soi-même. Il est aussi de contrainte culturelle qu'une femme doive se métamorphoser. Il est enfin d'expérience sociale que l'être sacrifié soit n'importe qui. Mais il est surtout d'invention judaïque, nouveauté fulgurante par le croissant fertile, que l'être sacrifié soit substitué, que la victime soit, soudain, autre chose : un bouc, un chevreau, mais aussi le début d'une série tout autre.

J'appellerai cet objet un joker. Le joker est souvent un fou, on le sait. Il est sauvage, dit-on en

anglais. Il n'est pas difficile d'y voir le double du roi sacrificiel, issu de la fête des fous, venue des Saturnales. Cet objet blanc, comme un domino blanc 17, n'a aucune valeur pour les avoir toutes. Il a bien une identité, mais son identité, son caractère singulier, sa différence, comme on dit, est d'être, indifféremment, telle ou telle autre singularité d'un ensemble donné. Le joker est roi ou valet, il est l'as ou le sept, ou le deux, à loisir. Joseph est un joker, Tamar, reine, juste, méprisée, putain, est un joker encore. A est b, c, d, etc. Flou.

Ce joker-là est un objet logique indispensable et fascinant. Placé en milieu ou en bout de série, d'une série munie d'une loi d'ordre, il lui permet de bifurquer, de prendre une autre allure, une autre direction, un nouvel ordre. La seule distinction énonçable entre une méthode et ce qu'on appelle un bricolage est, précisément, le joker. Le principe du bricolage est de faire quelque chose au moyen d'autre chose, un mât de barque avec une allumette, une aile de poulet avec un tissu destiné à la cuisse, et ainsi de suite. De même que le modèle de méthode le plus général est le jeu, de même le bon modèle de ce qui est nommé - par déception - le bricolage, est le joker.

Le joker Tamar fait bifurquer tant de fois la série que, l'inceste accompli, elle revient au commencement, la toujours neuve rivalité fraternelle. La suite fait un cycle, une circulation, mais avec supplément, vers David et vers le Messie. Ainsi du joker Joseph, pourtant plus complexe.

Joseph est expulsé, non tué. Il est exclu. Ruben ne le voulait pas, qui ne l'a mis dans la citerne que pour le conserver, pour le ramener à son père. Il est mis au rebut et il est mis en stock. En ce lieu singulier, il est rejeté à la fois et gardé. Joseph est exclu, Joseph est inclus. En tant qu'il est joker, l'exclu est inclus. Le joker, d'abord, est à deux valeurs ; qu'elles soient contradictoires n'ajoute rien à cette affaire. Ou, mieux encore, c'est parce qu'il est exclu et inclus que Joseph devient un joker. Il s'en va, il est toujours là. Vous l'avez rejeté, il ne cesse d'être présent dans votre histoire. Vous l'envoyez, par la caravane, au pays d'Égypte, vous ferez une caravane pour l'y rejoindre. Il est parti, mais il ne vous quitte pas, il s'attache à vos pas. Il reverra son père, vous reviendrez à lui. Le mouvement, l'hésitation, la vibration, la double frénésie de l'exclusion et de l'inclusion constituent le joker en une multiplicité de valeurs floues, en une multiplicité d'appartenances, en un spectre de possibilités. Il change, il est là, stable. La marchandise, périssable, risquant de se transformer en ordures, revient sous la forme d'argent. L'argent est le plus joker des jokers, celui qu'on a nommé l'équivalent général. A deux valeurs, excluinclus, puis à une multiplicité floue de valeurs et d'appartenances. Intuitivement, c'est ainsi qu'ont dû être constitués les deux côtés de la pièce d'argent, de cuivre ou d'or, pile et face, et qu'ils ont dû, dès l'origine, être les opérateurs du hasard. Inversement, la victime n'est pas tirée au hasard, elle est pile et face, elle est la pièce à deux valeurs, elle est le flou des probabilités. De l'argent, il est toujours possible de dire : ceci est autre chose. Principe nouveau : l'association du tiers exclu et du tiers inclus.

Le joker change, il est jeton d'échange, il est multivalent, et d'abord bivalent. Tamar et Joseph changent et ils sont échangés. Sujet, indifféremment, et objet de l'échange, Tamar, chevreau, victime, et enfin sceau, paiement. Et Joseph, vingt , pièces d'argent. L'argent du blé d'Egypte est remis dans les sacs de blé à destination de la Palestine. Les frères ont laissé l'argent, mais l'argent ne les quitte plus. Exclu, inclus. L'argent est toujours présent, dans l'échange.

Ceci est autre chose. J'ai rêvé d'une gerbe de blé, du soleil et de onze étoiles. Cette gerbe n'est pas une gerbe, elle reste pourtant une gerbe, et la gerbe, c'est toi. La lune est votre mère, les étoiles sont votre fraternité. Le blé se prosterne comme une lune, le soleil pose son front à terre, dans le champ de blé. Ceci est autre chose. Je suis étoile et gerbe de blé, tu es gerbe et soleil, au commencement est la haine.

Ceci est encore autre chose. Tu as rêvé d'un cep de vigne et de trois sarments, de trois corbeilles de gâteaux, sur ta tête. Et moi je dis à l'échanson, je dis au panetier : les paniers sont des jours, les gâteaux sont ta chair et ton corps, les sarments sont des jours ; les jours sont des sarments et ils sont des corbeilles. Voici le sens : ceci est encore autre chose. Au milieu, l'asservissement, la vie et la mort.

Ceci est toujours autre chose. Pharaon a rêvé de vaches et d'épis, les vaches maigres ont mangé les vaches grasses, les épis grêles et brûlés de vent ont englouti les épis mûrs et abondants. Je lui dirai le sens, ceci est toujours autre chose. Les vaches sont des ans, les épis des années, le temps est une vache, il est divisé en bouquets de graines, comme tout à l'heure en sarments ou corbeilles. Si la gerbe était gerbe, si l'étoile était une étoile et la vache une vache, il n'y aurait pas eu de sens, de clé, d'explication, ni d'interprète. Ni raison, ni devin. Il faut bien que ceci soit toujours autre chose. Enfin une logique de lumière, nous mangerons enfin à notre faim. Nous renverrons vers la Terre Promise des caravanes de grains et de fruits.

Tous ces colliers de mots fourmillent de jokers. Soit une série quelconque dont les maillons sont bien identifiés, où une loi court, explicite. Le même s'y diffuse le long des différences, il constitue l'axe, rigide ou souple, de la suite. Tout à coup, un joker. Puis-je le lire ? Assurément. Il suffit que je reconnaisse la loi de la suite amont, et les lois des suites aval. Le joker, au lieu de la bifurcation, la rend possible par le confluent des valeurs qu'il assure. Il est, à la fois, ce qui est déjà dit et ce qui va se dire. Il est à deux, à trois, ou à plusieurs valeurs, selon la complexité de la connexion. La ramification du réseau dépend du nombre des jokers. Mais je soupçonne qu'il existe un seuil à ce nombre. Lorsqu'il y en a trop, on doit être perdu, comme en un labyrinthe. Que serait une suite où ne figureraient que des jokers ? Que pourrait-on en dire ?

Les logiques du rêve me semblent de cet ordre. Multivalentes à loisir, à plaisir, parce que serties

de jokers. Connexes ad libitum. Le temps est la vache, le temps est l'épi, le temps est le sarment et la corbeille. La vache est un épi, ceci est autre chose. La vache est un joker, le panier, l'épi, d'autres jokers encore. Au-delà d'une certaine densité, d'un certain nombre d'éléments à multivalence, les séries sont méconnaissables. La question n'est jamais tant d'y trouver une clé, ou deux, ou trois, ou n clés, mais de parler une langue qui tienne compte des jokers. Joseph, Daniel disent le sens, la clé, ils déterminent les séries indéterminées, ils durcissent la logique molle. Freud, au contraire, a découvert une langue à équivalent général. On comprend que Popper lui en veuille, et Popper aurait indéfiniment raison si le rêve n'était tissé de jokers en série. Freud traduit, en sa langue pauvre, un fait d'une grande simplicité, reproduit en cinq ou six autres lieux de culture : la polyvalence. J'ai longtemps fait confiance à Popper, je crois désormais que Freud se tire bien du critère d'extériorité. La preuve est la suivante : essayez donc de rendre l'argent falsifiable. Dans les lieux peuplés de jokers, il ne peut y avoir de faux-monnayeurs. Marx et Freud sont passés par là, simplement. Ils manipulent sans arrêt des contenus à multivalence, ils écrivent des langues à équivalent général. Qu'ils n'aient pas soupçonné un instant le risque de la chose, c'est vrai, Popper a raison d'imposer le critère. Mais qu'ils aient découvert des équivalents généraux, ce n'est pas douteux, et Popper, lui, ne l'a pas vu. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est toujours vraie qu'il faut répudier une théorie. Elle marche toujours pour une autre raison : elle est dans l'équivalence générale. Elle est hors de vrai, hors de faux, elle indique des contenusjokers. La cosa, disaient les algébristes italiens de la Renaissance, la cosa, la chose dite l'inconnue, l'inconnue = x, multivalente, dont on peut dire, indéfiniment, qu'elle prend toutes les valeurs. Ceci est autre chose. Vous avez observé au passage un nouveau passage du Nord-Ouest.

Et c'est pourquoi l'histoire de Joseph, notre premier traité d'économie, est aussi un traité de l'interprétation des rêves. Citerne-capital et citerne-inconscient.

La distribution des jokers.

Soit donc l'univers du discours. On peut ordonner ledit univers selon la distribution des jokers. S'il y en a peu dans une coupe ou dans une séquence, la détermination est forte et la contrainte règne, on est assez voisin de la monosémie. On peut imaginer, aux limites, un discours sans aucun joker. Il se réduit au principe d'identité, je suppose. Ainsi l'univers en question est-il minoré par  $a = a$ . Faites croître maintenant, quand vous quittez ce minorant, le nombre des jokers, ou leur pourcentage dans une série, une coupe ou une séquence. Allez au maximum, allez à saturation. La polysémie envahit l'espace, la multivalence, l'équivocité. Au voisinage de la fin, c'est le monde du rêve. Bourré de polyvalences jusqu'à la gueule. Aux limites du rêve, aux limites de l'univers, le discours composé exclusivement de jokers est l'argent. Quand il n'y a que des jokers, c'est le capital, c'est le compte en banque, c'est l'équivalent général. Ils sont les majorants de ce monde.

Curieux univers, logique pourtant, où les rêves adhèrent à la finance, où l'or est le voisin des songes.

L'univers du discours, quant à la distribution des jokers, est minoré par le principe d'identité ou des indiscernables, il est majoré, au plus près voisinage des rêves, par la circulation de l'argent.

Cet univers a la forme d'une corne d'abondance. De l'étroite singularité aux largesses de l'équivalence (étroite et large pouvant ici changer de position). L'univers du discours surabonde, perpétuellement.

Les parasites, bruits et mangeailles, grouillent en foule autour de cette trompe. ,

Judas est innocent. Eloge de Judas.

Ceci est autre chose. Tamar : ce chevreau est mon corps. Tamar : ce cordon est mon corps, le cordon, le bâton et le sceau. Le joker n'est plus dans le rêve, il circule dans nos échanges. Cet objet qui change, qu'on échange, est le corps. Celui de Tamar la bru, de Tamar la prostituée. Joseph est délivré de sa citerne: vingt pièces d'argent, ceci est son corps.

Judas est innocent du sang de ce juste. Ceci est autre chose, et ceci, ce pain, est mon corps, cet épi, ce froment et cette farine. Ceci est autre chose et ceci est mon sang, le cep de vigne et le sarment. Judas présent voit se constituer un autre joker. Il entend, il comprend que c'est le substitut du sacrifice. Il est juif et donc, dans son milieu et sa culture, il entend ce qu'il doit entendre, qu'il faut arrêter le sacrifice, qu'il faut un substitut et qu'il faut un joker. Et donc il fait le geste de Ruben, de Juda l'ancêtre, le geste qui sauve. Transformer la victime en argent. Reprendre simplement le geste fondateur des échanges. Vendre Joseph c'est justement ne pas le sacrifier, ne pas le tuer, le garder de la mort, pouvoir un jour le ramener au père. Judas est innocent, il faut enfin dire l'éloge de Judas et réconcilier à jamais les juifs et les chrétiens, faire sauter la racine antisémite la plus profonde, l'arracher enfin de la méconnaissance. Judas raisonnait justement, il faisait glisser, bifurquer la série fatale, il réorientait le meurtre en autre chose et l'évitait ainsi : Judas était un juste. L'accuser, le noircir est un déni de notre justice, c'est déjà un texte de persécution. Judas est innocent comme OEdipe l'était. D'où son désespoir lorsqu'il voit que la vente a raté, qu'elle a contribué au sacrifice et qu'elle ne l'a pas évité. Et il jette l'argent. Et il est la victime, l'autre victime.